

catégorique à la marginalisation. J'entre à visage découvert dans un monde nouveau, celui de la subversion du langage, ce monde fermé et réservé traditionnellement aux hommes dans mon pays d'origine. En écrivant, je proteste donc contre le silence, et mes livres, même lorsque destinés aux enfants sont des cris contre la docilité, contre les valeurs consacrées. La littérature, si proche des sens... Je découvre qu'écrire c'est aussi expérimenter de manière intense toute une gamme d'émotions, mais aussi une façon de me rapprocher des gens, d'accéder à ces trésors infinis que peuvent être les lecteurs.

Nous sommes en 1991. Pour la première fois depuis mon départ, je refais le chemin en sens inverse. Je retourne en Haïti. J'avais juré de ne jamais y mettre les pieds tant et aussi longtemps que les Duvalier seraient au pouvoir. Difficile, mais j'ai tenu le coup. Pour ce premier retour, je veux avant tout écouter la voix du pays, les sons, les bruits, écouter son souffle. Il est rauque. Le pays est totalement déboussolé et mon corps cherche en vain sa place dans un espace qui n'est plus tout à fait le sien, un espace qui se raréfie. Mon âme ne reconnaît presque rien. Mais je prendrai le temps d'aller faire un clin d'œil aux fantômes de mon enfance, et retrouver l'emplacement jadis occupé par cette maison incendiée dans ce quartier du Bois-Verna, qui l'abritait, jusqu'à ce matin d'avril, lorsque le président, maître des vies et des biens avait décidé d'y mettre le feu. 1992, 1994, 1995, quatre retours successifs. La dernière fois je sens confusément qu'un fil est rompu. Cette dernière fois, j'ai trop envie de repartir, vite, trop vite.

Vingt années ont passé. Je défais mes valises, définitivement? Je sais d'expérience que rien n'est jamais acquis. J'ai mis tant de temps à les défaire. Tout ce temps. Épuisée, je sens mon amour pour Haïti comme un fruit trop mûr, enfermé dans un cœur fatigué de tant aimer ce pays de l'enfance, si loin de moi. Alors j'adopte le monde, et mes voisins, et mon

quartier, et cette ville qui avait ouvert les bras à mon adolescence, Montréal, celle qui patiemment a appris à reconnaître le bruit de mes pas, est devenue en quelque sorte ma patrie.

Mes multiples naissances, je les dois à cette capacité qui est la mienne d'ouvrir chaque jour des yeux neufs sur le monde. Mais il arrive trop souvent que mes yeux ne voient plus que du vieux; du terriblement vieux dans ce qu'on qualifie d'ordre nouveau. Je me rappelle, à mon arrivée au Québec, avoir découvert dans une des fenêtres, que les Nazis, les camps d'extermination, les fours crématoires, Hiroshima, enfin, tous ces événements qui tissent la toile de la mémoire des hommes, c'était vingt et dix ans avant mon arrivée au monde. À ce moment-là, prise de panique, j'ai pensé: Mais il n'y a pas si longtemps, tout cela peut encore resurgir. Puis je me suis rappelée le Vietnam, les Palestiniens et leur lutte depuis tant et tant d'années. Et les enfants de Soweto, Sabra et Chatila, et tant d'autres horreurs que ma tête ne parvenait pas à retenir, puis plus tard ce fut le Rwanda, et le silence, la Bosnie, et encore le silence, et toujours la Palestine avec ses enfants qui broient sans cesse la poussière et tous ceux-là que l'on oublie, ceux qu'on ignore, tous ces peuples sans voix et sans défense.

Trente-quatre années ont passé. J'ai tant appris. J'ai appris entre autres choses que je suis mortelle et que le monde appartient avant tout aux puissants. Le sentiment d'urgence qui sans cesse me taraude vient de là. Mais j'ai aussi appris à faire de chaque jour, de chaque instant, une fête, et je continue à m'émerveiller même si la fatigue, parfois, et le dépit, souvent, et le constat d'impuissance, tous les jours, me compriment la poitrine, je parviens malgré tout à garder intacte cette soif de vivre de mes seize ans, cette soif de vie qui me dicte de sauver mon âme en faisant à chaque minute le pari du bonheur. En cela, écrire est pour moi une façon de faire mienne cette vie, de la boire, de l'absorber, de la recréer et de la

partager. Entre doutes et incertitudes, pour la mémoire et contre l'oubli, j'écris, pour célébrer ce miracle de la parole, mais aussi ce miracle d'exister; et j'essaie de garder l'espoir au bas de chaque page.

Romancière, Nouvelliste poétesse, conteuse, Marie-Celie Agant vit à Montréal. Ses oeuvres sont traduites en espagnol, en anglais, en néerlandais. Elle partage son temps depuis ces trois dernières années entre l'écriture et les voyages liés à sa carrière littéraire.

ANNE DUKE JUDD

Farm Wife

She gladly grew
his babies in her garden,
tending
rows of knit and peas
patches of jackets and beans
hills of pumpkin pie and
wash,
the full pods
of ripened daughters
sending
seeding to the future,
the harvest of tall sons
defending
against the dark winter
of old age.

Here in the high white
hospital bed,
thoughts muddled by
disinfectant odours,
dreams of pansy faces
tense smiles on plastic
chairs,
sees her wrinkled brown
bulb of body
giving birth
to daffodils.

Born in Muskoka, Anne Duke Judd has been a freelance writer, editor, bookseller, and publisher.